

L'adaptation au son du canon

Autant en emporte l' "avant"

L'été 2003, s'il se termine pour les rebelles sur une victoire "psychopolitique", leur a été très coûteux. Ils procèdent donc à des **adaptations pour compenser une puissance de feu qu'ils ne peuvent aborder de front**. Des petits états-majors régionaux clandestins se mettent en place pour mieux préparer les attaques. Le 3 septembre, une embuscade combinant mortiers, mitrailleuses lourdes et RPG est montée contre une unité de la 4^e DI qui n'est dégagée que par l'arrivée d'un élément de réserve. Le harcèlement prend de nouvelles formes, *sniping*, mortiers et surtout engins explosifs improvisés (EEI) placés le long des axes des convois logistiques. Les actions s'étendent aussi aux champs politique (assassinats, enlèvements), économique (sabotages, attaques d'entreprises civiles) et psychologique (représailles contre les collaborateurs mais aussi actions de bienfaisance). En août 2003, apparaissent les attentats de masse avec emploi de voitures piégées (destruction du siège de l'ONU le 19, assassinat de l'ayatollah Al-Hakim et de 80 personnes à Nadjaf le 29). Les sources de financement, comme celles de recrutement, s'élargissent et débordent le cadre irakien.

Du côté du haut commandement américain, la perception des événements commence à changer. On comprend désormais qu'il ne s'agit plus de résidus du conflit de haute intensité terminé début mai, mais d'un phénomène nouveau et durable. On continue cependant à présenter l'ennemi comme l'association de nostalgiques de l'ancien régime (*Former Regime Loyalists* (FRL) ou *Baath Party Loyalists* (BPL)), et de terroristes étrangers liés à al-Qaïda, finançant une multitude de "sous-traitants". Ces ennemis, peu nombreux et avec lesquels tout dialogue est impossible, ne sont donc pas des fruits de

l'occupation. La seule méthode possible consiste alors à les détruire. Même si on reste persuadé que la capture des dignitaires en fuite, et en premier lieu de Saddam Hussein, va porter un coup décisif à la guérilla, **l'objectif évolue donc de la décapitation vers l'extermination**. On revient ainsi au "*body count*" en honneur au Vietnam et à la numérisation des bilans. Trois critères chiffrés vont désormais servir à évaluer la situation : le nombre d'attaques, les pertes amies et les pertes ennemies.

Dans une guerre systémique, en l'absence de bataille décisive ou de conquête de terrain, il est difficile mais pourtant indispensable de mesurer l'évolution de la situation. La tentation est alors forte, surtout dans une armée à forte culture industrielle comme l'armée américaine de s'appuyer sur des chiffres. Ceux-ci peuvent être utiles en tant qu'indices (nombre d'attaques mensuelles par exemple) mais ne doivent pas devenir des fins en soi. Durant la guerre d'Algérie, par exemple, les statistiques étaient d'autant meilleures pour l'armée française (armes capturées, rebelles mis hors de combat) que l'on s'approchait d'une victoire politique de l'ennemi. Le seul véritable critère possible est le degré d'adhésion de la population, mais celui-ci est difficile à mesurer.

Une profonde réflexion interne est lancée pour procéder à cette extermination. Cette adaptation est avant tout **un processus "bottom-up"**, c'est-à-dire qu'il trouve son origine principalement dans les unités au contact, c'est-à-dire des officiers qui ont des problèmes concrets à résoudre, cherchent des solutions et partagent leur expérience. Lorsqu'une armée affronte une nouvelle forme de guerre, c'est par les hommes du front qu'elle progresse, souvent en opposition avec ceux de la génération antérieure qui restent fidèles à la "vraie guerre", ici la guerre de haute intensité, type *Airland Battle*. On peut parler alors de "pilotage par le front".

L'emploi des réseaux comme outil d'adaptation n'est pas un phénomène nouveau, mais les nouvelles technologies de l'information offrent des possibilités comparables à celle de "la nouvelle économie" vis-à-vis



US ARMY

de l'ancienne. On assiste à un véritable bouillonnement intellectuel. Chaque mission, chaque patrouille devient l'occasion d'un retour d'expérience qui alimente le réseau et permet d'affiner les méthodes. La découverte d'une nouvelle méthode ennemie fait l'objet d'un compte-rendu immédiat sur le réseau BOLO (*be-on-the-look-out*) qui oriente "les yeux" de toutes les autres patrouilles de la division. A ce processus en boucle courte, voire immédiate, se sont ajoutés des sites internet de partage d'expériences¹⁶ et une remontée, plus classique mais bien organisée, de retours d'expérience au sein du CALL ou du centre des leçons apprises du Corps des Marines. Ce dernier organisme, grâce à la présence permanente d'une douzaine d'officiers sur le terrain et un système très performant de gestion électronique de documents (GED), a pu faire "remonter" 16 000 fiches qui sont autant de micro-innovations ou de problèmes décelés. Ce système s'auto-entretient dans la mesure où les unités, en utilisant le système GED, constatent de visu que les informations qu'elles font remonter sont exploitées. Lors de l'intervention des Marines en Haïti, au printemps 2004, une unité a fixé une charrue sur un véhicule LAV (*Light armored vehicle*) pour dégager des obstacles. Par l'intermédiaire du système GED, l'idée a été reprise rapidement par des unités en Irak.

Cette circulation de l'information, complétée par les revues d'armes où fleurissent des articles très libres et professionnels de jeunes officiers, compense ainsi en partie l'avantage traditionnel des guérillas, structures plus petites et "sous pression", en matière d'innovations tactiques. Le quadrillage du terrain a également pour but de freiner l'ennemi dans cette bataille de l'innovation.

A l'instar de l'entreprise Toyota qui s'enorgueillit des deux millions d'idées proposées annuellement par ses employés, une armée moderne, surtout lorsqu'elle fait face à un adversaire intelligent et réactif, doit utiliser les cerveaux de tous ses hommes et femmes. Les nouvelles technologies de l'information offrent en matière de gestion des idées des possibilités énormes qu'il serait inconséquent de ne pas utiliser. Cela suppose de dépasser une certaine conception taylorienne (ou aristocratique ?) qui sépare nettement les organes de réflexion et les organes d'exécution.

Le problème de ce processus par l'"armée d'en bas", lorsqu'il n'est pas coordonné, est qu'il aboutit à des **différences d'approche très nettes entre les unités,**

différences qui nuisent finalement à la cohérence générale de l'action. Par exemple, durant le deuxième semestre 2003, les deux divisions au nord de Bagdad, la 101^e *Airborne* et la 4^e DI, pratiquent des politiques opposées. La première pratique une approche "britannique" recherchant la confiance de la population alors que la seconde procède plutôt à "l'israélienne", s'efforçant d'isoler la guérilla par des tactiques de pression : destruction des maisons des insurgés, arrestation de leur familles, ripostes de l'artillerie aux attaques de mortiers. Ces divergences de politiques, "gant de velours" ou "gant de fer", se retrouvent même à l'intérieur des grandes unités. Dans la 1^{re} DB, au sud de Bagdad, une brigade applique une méthode de contact avec la population alors que les deux brigades voisines s'y refusent (réf. 21). A l'intérieur de cette brigade, commandants de bataillon et de compagnie réagissent également de manière différente.

Ces incohérences se retrouvent également dans le temps. Chaque division a tendance à sous-estimer le poids de l'héritage antérieur et à considérer que l'histoire de la stabilisation commence avec elle alors qu'il n'y a pas de relève pour la population. Peu de temps avant d'arriver sur le territoire, le général Conway, du Corps des Marines, critique ouvertement la ligne de l'Army, dans les colonnes du New York Times. A la brutalité de la 82^e *Airborne*, la 1^{re} *Marine Expeditionary Force* (MEF) va opposer la maîtrise de la violence et revenir au *Combined Action Program* de la guerre du Vietnam lorsque des sections de Marines étaient dispersées sur le terrain et associées aux forces locales. Ces projets ne résistent pas à l'épreuve des faits sur le territoire (réf. 426 et 49). Les Marines mettent cela sur le compte de la déception, des rancœurs et de la haine accumulées avant leur arrivée, les parachutistes de la 82^e *Airborne* répondent en taxant les Marines d'irréalisme.

Aucune évolution tactique véritable ne peut se faire sans les forces. Face à des problèmes nouveaux, ce sont elles qui sont à la source des innovations. Le rôle du commandement est alors de piloter ce mouvement en le rationalisant et en aidant au développement des concepts qui demandent des moyens importants¹⁷. Si l'innovation vient du sommet, rien ne se fera si les forces refusent de se l'approprier. Quels que soient la force des ordres et le poids de l'autorité, des idées en contradiction complète avec les valeurs ou les habitudes de hommes ne seront pas adoptées¹⁸.

Boots on the ground

Pour avoir le même taux d'occupation en Irak qu'en Bosnie, il aurait fallu 364 000 hommes. Pour atteindre celui du Kosovo, il en aurait fallu 480 000 (réf. 43). Les troupes de la Coalition sont à peine 160 000, toutes nationalités confondues et hors forces de sécurité irakiennes, pour une situation beaucoup plus critique que dans les Balkans. Une armée à haut coefficient technique a du mal à fournir les effectifs indispensables au contrôle d'une zone de la taille d'un État comme l'Irak. Il a donc fallu trouver des effectifs supplémentaires.

Aux Etats-Unis, après l'évocation du rétablissement du service national, il est d'abord très largement fait **appel à la réserve et à la Garde nationale**. Ces deux sources finissent par former un tiers du contingent sur place et cette proportion atteint 40% avec la relève prévue en 2005. La Garde nationale formera alors un état-major de division sur trois et six brigades sur dix-sept dans l'ordre de bataille. L'avantage, outre qu'elle permet de compléter des effectifs restreints, est que la réserve apporte des compétences civiles particulièrement utiles dans une phase de stabilisation. Le passage d'une structure de renseignement de type haute intensité à une structure de lutte contre des réseaux clandestins ne peut que bénéficier, par exemple, de la présence de réservistes issus de la police. Il en est de même pour les affaires civilo-militaires. En revanche, réservistes et gardes nationaux présentent des faiblesses particulières. L'**US Army** distinguait nettement les fonctions de contact, réservées à l'active, et celles de soutien, largement dévolues aux réservistes. Dans un contexte de guérilla, où la "première ligne" est partout, certaines unités largement composées de réservistes se retrouvent donc très exposées, notamment les convois logistiques.

Les réservistes, qui doivent concilier deux vies professionnelles, sont donc soumis à de fortes tensions et ils expriment assez facilement leur mécontentement. Les recrutements accusent également une certaine désaffection. La Garde nationale, par exemple, a vu son taux de recrutement chuter de 30% en octobre 2004 (réf.1). Il s'avère donc, et l'expérience britannique le confirme, que l'apport des personnels de réserve se révèle très précieux à court terme mais problématique lorsque l'opération dure.

Corollaire de ce manque de personnel, **une véritable armée de plusieurs dizaines de milliers de mercenaires civils s'est constituée** pour assurer la sécurité des entreprises civiles ou la formation des forces de sécurité irakiennes. La sécurité personnelle de l'administrateur Paul Bremer était même assurée par la société **Blackwater**. Cette force permet de soulager les unités régulières et contourner certains problèmes. Il est ainsi possible de former des sociétés de sécurité recrutées dans la communauté kurde (jugée fiable) pour la protection des champs pétroliers alors que cela est plus délicat dans l'armée irakienne. Ce conglomérat, peu contrôlé, et qui a commencé à se structurer en "mutualisant" certaines tâches (renseignement, éléments d'alerte), introduit des problèmes juridiques nouveaux et contribue à soustraire aux forces armées de bons éléments attirés par des salaires très élevés pour faire sensiblement le même travail que sous l'uniforme (réf. 1).



US ARMY

L'emploi de mercenaires n'est pas une nouveauté dans l'histoire militaire anglo-saxonne. Les Tigres volants de Chennault ont ainsi permis aux Etats-Unis de soutenir le gouvernement chinois avant l'entrée en guerre contre le Japon en 1941. Ces unités, hors de toute contrainte réglementaire, peuvent également servir de laboratoire tactique. En Irak, la nouveauté provient de la présence simultanée de ces sociétés privées avec les forces armées.

Dans les armées professionnelles modernes, comme pendant le XVIII^e siècle, le soldat est rare et coûteux. Cela a pu induire, un temps, une forme de retour à la "guerre en dentelles" avec des concepts comme le "zéro mort". Dans l'armée américaine, la dentelle a été remplacée par de l'acier mais le spectre des armées de princes balayées par les forces idéologiques issues de la Révolution française perdure. Le débat sur un retour éventuel à la conscription n'est pas encore clos aux Etats-Unis.

Le pouvoir au bout du fusil

Après avoir voulu décapiter le régime irakien, en tuant son chef, par des frappes aériennes, c'est finalement un groupe de combat de la 4^e DI qui a capturé Saddam Hussein caché au fond d'un trou. Les Américains redécouvrent que **l'instrument premier du combat de contre-insurrection est le fantassin**, à la fois multicauteurs, agent d'influence et servant d'armes. Le problème est qu'il y a moins de fantassins en Irak

qu'il n'y a de policiers à New York (39 000). Il est donc difficile pour eux d'exercer un contrôle sur un pays entier. Il a donc fallu, là aussi, en augmenter le nombre.

Après trois mois de mission, l'infanterie de la 4^e DI était épuisée. Les tankistes ont donc abandonné le cliché du *"death before dismount"* et formé, comme les artilleurs, des unités de marche pour soulager leurs camarades. Ces unités se sont "infanterisées" au son du canon, récupérant autant de matériel spécifique que possible et passant peu à peu, grâce au parrainage des fantassins, des missions statiques aux patrouilles, puis aux raids (réf. 44).

Toutes les divisions en Irak, mais aussi celles qui préparent la relève suivent l'exemple de la 4^e DI. Au Texas, en octobre 2003, la 1^{re} division de cavalerie (*First Cav*) dissout sa brigade d'artillerie et forme une *Brigade Combat Team* avec un bataillon LRM à pied, un bataillon "TWOT" (*"tankers without a tank"*), un bataillon de reconnaissance sans ses hélicoptères et un bataillon de soutien formé à partir de quatre autres. Pour son instruction au combat urbain, le bataillon "TWOT" fait appel aux SWAT³⁹ du Texas et à des membres des forces spéciales. Il tire 150 000 cartouches par mois (pour une moyenne de 30 000 dans les bataillons d'infanterie) et poursuit son entraînement jusqu'au Koweït (réf. 45). Par ailleurs, deux compagnies OPFOR (*opposing force*) du centre d'entraînement de Fort Polk ont été envoyées en Irak et la 4^e brigade *Stryker* passe de la version "cavalerie" à la version "infanterie" (réf. 1). Le besoin en fantassins est tel que sur les 30 000 hommes supplémentaires accordés à l'*US Army*, 24 800 au total appartiennent à cette arme qui passera ainsi d'un effectif de 46 000 à 69 000 (réf. 46).

L'infanterie subit toujours les pertes les plus importantes, qu'il s'agisse des tués ou blessés au combat ou des réductions d'effectifs de temps de paix. Le besoin urgent de fantassins nombreux et de qualité est récurrent dans toutes les armées en guerre depuis la fin de l'année 1915.

Dans le même esprit, après avoir constaté le 23 mars 2003 les capacités d'autodéfense très limitées de la 507^e compagnie de maintenance, qui avait perdu 11 morts et 6 prisonniers au cours d'une embuscade, un effort est fait pour **renforcer les capacités d'autodéfense des unités de soutien**, cibles de plus en plus fréquentes de la guérilla²⁰. Outre les mesures classiques de *"force protection"* (blindage et armement des véhicules), on cherche à inculquer un *Soldier Creed* (credo du soldat) proche du *"every marine is a rifleman"* de l'*USMC*. Chaque soldat doit d'abord se considérer comme un

fantassin avant d'être un spécialiste. Le *Basic Combat Training*, la formation de base de neuf semaines que suit tout soldat américain, est largement densifié et durci.

Une armée de sable ?

Un autre enseignement des combats de l'été 2003 est que **rien de durable et d'efficace ne peut se faire sans l'aide de forces locales**. La Coalition a absolument besoin de troupes irakiennes gouvernementales, pour remplacer ses unités dans les missions statiques de gardiennage ou de police urbaine, les aider à pénétrer le milieu humain, et, à long terme, pour asseoir l'autorité du gouvernement irakien élu. Comme les forces existantes ont été supprimées, il faut donc repartir de zéro pour reconstituer une armée et une police.

Pour parer au plus pressé, c'est un **puzzle sécuritaire** qui a été créé en fonction des nécessités de l'instruction. La garde des sites sensibles a été confiée à une *Facility Protection Security Force* (FPSF) dont les hommes sont formés en quelques jours. Une autre force a été formée pour la garde des frontières avec la Syrie et l'Iran, puis l'*Iraqi Civil Defense Corps* (ICDC) (ou Garde nationale) pour assister directement les unités de la Coalition. Ses membres reçoivent une formation initiale d'une semaine avant d'être intégrés dans des unités de la coalition pour une instruction complémentaire et fournir des petits éléments lors des opérations.

Les créations de la police et de 27 bataillons d'infanterie²¹, métiers qui demandent des savoir-faire poussés, se sont révélées beaucoup plus difficiles. Pour faire face à l'ampleur inédite de la tâche, les Américains ont fait feu de tout bois pour épargner au maximum les unités d'active. Ils ont donc largement fait appel à des réservistes et à des unités de la Garde nationale (18^e brigade de police militaire pour la police, 98^e division de la garde pour l'armée) avec des résultats mitigés. Un officier supérieur américain décrit ainsi des instructeurs vivant à l'hôtel hors des cours, refusant d'apprendre les noms arabes, donnant des surnoms américains aux recrues et faisant donner les ordres en anglais (réf. 47). La sous-traitance à des sociétés privées a été décevante, qu'il s'agisse de la société *Vinnell* en matière d'instruction ou de *Nour* pour l'équipement (accord annulé et remplacé seulement en mai 2004 avec la société *Anham*). L'OTAN, appelée à la rescousse pour la formation des officiers, n'a envoyé ses premiers éléments qu'en août 2004. Seule la Jordanie a fourni un appui massif, en particulier pour la formation des policiers (35 000 sur deux ans).

Les bataillons hâtivement formés en quelques semaines et initialement très mal payés (70 dollars par mois pour les soldats et 100 pour les candidats officiers) souffrent également d'un très fort taux de désertion. Ainsi si, au printemps 2004, 200 000 hommes ont été recrutés (pour

un objectif de 235 000), il s'avère que la moitié seulement peut être considérée comme entraînée (dont 74 000 du service de protection des infrastructures). L'armée ne compte alors que 20 000 hommes (réf. 1).

Leur premier emploi opérationnel est une désagréable surprise. Les deux bataillons irakiens, engagés à Falloujah en avril 2004, s'évanouissent au premier accrochage, de même que toutes les forces de sécurité dans la zone chiite face à l'Armée du Mahdi. L'espoir d'une relève en première ligne par les Irakiens avant le transfert d'autorité de juin est donc déçu. Une nouvelle tentative est effectuée, à partir du mois d'août, dans des opérations secondaires, à Latifiyah par exemple. Elle donne des résultats mitigés malgré un soutien massif. Les Américains entreprennent donc eux-mêmes une nouvelle fois de nettoyer les bastions acquis par les différents mouvements de rébellion avant les élections de janvier. Les unités irakiennes sont en deuxième échelon, elles aident à s'emparer de points critiques comme les mosquées et surtout à occuper les territoires conquis. Malgré ce retrait, le comportement ne s'améliore que très lentement et les jugements portés par les Marines sur leurs alliés à Falloujah en novembre restent très sévères (réf. 1).

La relève ne peut véritablement (et légitimement) venir que des forces locales. Cet aspect doit donc être anticipé largement en amont et se voir octroyé, d'emblée, des moyens humains et matériels conséquents. L'emploi des forces de stabilisation comme matrice des unités locales, nouvelles ou restructurées, semble être la meilleure voie. Ces unités mixtes associent la connaissance du milieu des uns aux moyens et à la compétence technique des autres²².

Outre la faiblesse de l'instruction, cette fragilité provient aussi d'un **manque de fiabilité politique**. Par la force des choses, policiers et soldats sont essentiellement recrutés parmi les anciens membres de forces de sécurité de Saddam Hussein. Cela ne fait pas d'eux des nostalgiques mais, en particulier chez les Sunnites, ils entretiennent des rapports troubles avec leurs anciens frères d'armes, très présents aussi parmi les insurgés. Beaucoup de ces hommes refusent le combat contre des "frères" de la même communauté ou rejoignent leurs rangs. Inversement, la guérilla infiltre largement les nouvelles forces de sécurité. Ce double jeu est révélé au grand jour, lorsque les Marines ont été remplacés fin avril 2004, devant Falloujah, par une "brigade" irakienne constituée dans l'urgence et qui a finalement rejoint la guérilla.



Tout cela entraîne une **grande suspicion vis-à-vis des troupes irakiennes** qui n'incite pas à leur accorder des moyens qui peuvent se retourner contre les Coalisés. Les matériels lourds sont donc fournis avec parcimonie et il n'est pas question de former des unités plus importantes que les brigades légères. De plus, pour s'assurer leur fidélité, les 25 généraux destinés aux grands commandements seront formés aux Etats-Unis. L'armée irakienne, cantonnée au rôle humiliant de force de sécurité intérieure, a donc ainsi, auprès de la population, assez peu de légitimité et de crédibilité.

Il est tentant aussi de jouer des rivalités ethniques et d'utiliser, par exemple, des unités kurdes dans le triangle sunnite. Cette solution, porteuse d'un **risque de libanisation**, est déjà appliquée en partie depuis le transfert d'autorité du 28 juin, car les milices kurdes et, dans une moindre mesure, chiites Badr n'ont intégré l'armée nationale qu'à la condition de conserver leur homogénéité. Toutes les unités "gouvernementales" au Kurdistan sont donc exclusivement kurdes, de même que le fer de lance du 36^e bataillon commando employé à Falloujah en novembre²³. Il existe enfin un risque certain que cette nouvelle armée et les nouvelles forces de police ne renouent avec des méthodes peu compatibles avec l'Etat de droit en construction et médiatiquement désastreuses. Le comportement des officiers vis-à-vis des soldats, souvent violent et insultant comme sous le régime de Saddam Hussein, est aussi assez gênant (réf. 1).

Tous ces éléments semblent confirmer l'analyse du prestigieux IISS²⁴ de Londres qui estime, dans un article du *Philadelphia Inquirer*, que cinq ans seront nécessaires pour hisser les forces de sécurité irakiennes à la hauteur de leurs missions (réf. 1).

Les opérations du cœur

Dès l'été 2003, à l'entrée des bases de la 101^e Airborne, contrôlant les régions de Mossoul et de Kirkouk, on trouvait le slogan suivant : *"We are in a race to win over the people. What have you and your element done today to contribute to victory²⁵ ?"*

Le général Petraus engageait ainsi sa division entière, et non seulement les *Civils Affairs/PSYOPS*, dans “**la bataille des cœurs et des esprits**”. Toute la zone d’action de la division est alors partagée en secteurs de bataillons et de compagnies dans lesquels les unités sont impliquées dans de multiples projets au profit de la population (reconstruction d’écoles, participation aux services publics, soins et éducation sanitaire). Dès le premier mois, la division a mis en place des patrouilles communes avec les Irakiens, organisé la distribution de carburant et de gaz, fait rouvrir les écoles, fait éditer un journal municipal, organisé le paiement des fonctionnaires et ouvert le passage de la frontière syrienne (réf. 48). Dès le 5 mai 2003, un conseil municipal provisoire est élu à Mossoul. Au mois de septembre 2003, la division a dépensé 19 millions de dollars pour 2700 projets. Il a fallu, simultanément, enseigner la culture locale et des règles de comportement adaptées comme la fouille des femmes par des femmes²⁶.

Ces méthodes ont incontestablement porté leurs fruits, permettant à la troupe de s’immerger dans la population et d’y recueillir du renseignement (avec des listes de faits et attitudes à observer quotidiennement) ou de procéder à des opérations d’informations. Elles relèvent de ce que certains appellent les armes non cinétiques par opposition aux armes cinétiques qui causent des dommages physiques. Après avoir été réservées aux forces spéciales, **elles font désormais partie de la panoplie de toutes les unités américaines, mais avec une application très diverse** car elles continuent à heurter les valeurs culturelles. Beaucoup d’officiers ont compris qu’ils devaient visiter fréquemment les cheiks, les imams, les chefs de tribus, les anciens et leur témoigner respect et sympathie, mais plus on descend dans la hiérarchie et plus les réticences apparaissent, confortées par la vision de la corruption et du double jeu dans la société irakienne (réf. 48).

Le deuxième problème, plus structurel, est venu des **relations avec les fonctionnaires de la Coalition Provisional Authority (CPA)**, malgré l’existence des *Gouvernement Support Teams*, destinés à assurer les liens entre autorités locales, CPA et divisions. Les fonctionnaires de la CPA sont accusés par les militaires de manquer d’expérience et de vivre coupés de la réalité dans les palaces de la *Green zone* de Bagdad, pour des tours qui se limitent souvent à trois mois (réf. 47). Les commandants des grandes unités ont réclamé, dès le début de la stabilisation, des fonds pour financer les projets locaux. Il a fallu cependant attendre le début de l’année 2004 pour que le Département d’Etat accepte d’allouer des fonds pour des projets de moins de 10 000 dollars gérés par grande unité (*Commander’s Emergency Response Program (CERP)*) (réf. 462). Un autre problème est le **manque de densité des troupes**. La 1^{re} division de cavalerie n’a qu’un seul bataillon pour s’occuper des deux millions d’habitants du quartier misérable de Sadr City.



US ARMY

Il s’agit enfin de **s’adapter à un nouveau métier**. Quand on ne sait pas quoi faire, on fait ce que l’on sait faire. Les actions civilo-militaires sont donc souvent intégrées dans un tableau de “ciblage humain”, intégrant toutes les opérations suivant plusieurs objectifs généraux (par exemple vaincre l’ennemi, sécuriser la zone, améliorer les infrastructures). Chaque action y est décrite comme une mission classique de ciblage : baptême, effet attendu (détruire la cellule X, avoir une alimentation électrique ininterrompue dans le poste de police, améliorer l’école, etc...), cible, méthode et moyens, vérification. Cette nouvelle manœuvre interarmes associée aux *Civil Affairs*, les capacités de contact des unités de mêlée (recensement des besoins, dialogue) et les compétences techniques des armes d’appui.

Les projets de plus grande ampleur sont gérés par le service du génie (*US Army Corps of Engineers*) en appui technique du programme de restauration ou de reconstruction de l’infrastructure vitale conduit par l’USAID (*U.S. Agency for International Development*). Les sapeurs sont ainsi impliqués dans la construction d’infrastructures militaires pour les forces irakiennes ou la Force multinationale, dans la restauration des productions électriques et pétrolières, dans le recrutement et la formation de l’encadrement irakien (réf.1).

Vaincre et convaincre

Si la bataille des cœurs menée donne quelques résultats, celle des esprits s’avère plus délicate, en grande partie parce que la cible des opérations d’information américaines est double : la population irakienne et l’opinion publique aux Etats-Unis. La première a pratiquement accès, au moins pour une élite, aux informations délivrées à la seconde mais, de surcroît, elle est connectée à de multiples réseaux internes : prêches dans les mosquées, CD-rom “édi-

fiant” en vente dans les bazars et rumeurs. Elle est la proie également de procédés de sensibilisation plus directs, comme les égorgements de “collaborateurs”. Les Irakiens assistent donc régulièrement à un décalage entre ce qui est présenté aux différentes chaînes américaines, par exemple un bombardement aérien ciblé sur un groupe terroriste, et la réalité des faits souvent plus terrible pour la population.

Autre exemple, la personnification de l’ennemi en la personne d’Abou Moussab al-Zarquaoui rappelle immédiatement aux Irakiens l’époque de Saddam Hussein lorsque des bandits mystérieux (l’“homme à la hache”) apparaissaient à la une des journaux pour justifier des vagues de répression. L’idée qu’al-Zarquaoui est une invention américaine est donc très présente dans l’opinion irakienne, confortée par des descriptions contradictoires et les précédents de l’affaire Jessica Lynch ou encore des armes de destruction massives. Inversement les silences sur les exactions d’Abou Graïb ou sur les pertes civiles irakiennes contribuent encore à **saper la confiance dans les informations d’origine américaine**. A l’échelon tactique, le travail des sections IO (*informations opérations*) est donc souvent défensif. Il consiste souvent, par exemple, à contrer dans les minutes qui suivent et sur les lieux même de l’action, la rumeur qui attribue presque systématiquement aux Américains la mort de civils après une attaque à la roquette (réf. 49).

Octobre rouge

A la fin du mois d’octobre 2003, les rebelles, encouragés par le retrait relatif américain à l’occasion du Ramadan, lancent une **grande offensive dans le triangle sunnite**, en employant tous les modes d’action possibles, du harcèlement à l’attentat suicide, en passant par les actes

symboliques comme le tir de roquettes sur l’hôtel où est logé Paul Wolfowitz. Leur plus grand succès est cependant la destruction de quatre hélicoptères en deux semaines, provoquant la mort de 39 soldats²⁷. Les pertes hebdomadaires des coalisés doublent d’un seul coup.

Dans une guerre asymétrique, les victoires des “faibles” sont pratiquement toujours des victoires psychopolitiques. Se placer dans une situation de vulnérabilité, c’est offrir à la guérilla une possibilité de “grande offensive” qui peut entraîner une rupture psychologique dans les opinions publiques, sur le modèle de la bataille du Têt au Vietnam en 1968. Le fait que cette offensive puisse avoir lieu est déjà en soi une victoire, surtout si le discours du “fort” est triomphaliste.

La réaction américaine est, cette fois, efficace, combinant les moyens les plus puissants, avec notamment un retour aux frappes aériennes et des modes d’action beaucoup plus précis dans les opérations de bouclage. Outre la redécouverte du combat rapproché, ce succès est dû à la mutation, encore incomplète, de l’organisation du renseignement qui s’appuie désormais sur des réseaux d’informateurs payés et sur les partenaires politiques kurdes ou chiïtes. Mais le facteur essentiel est la réactivation de la police irakienne qui permet de réduire considérablement les maladroites. Les grandes opérations comme *Ivy Cyclone* et *Iron Hammer* autour de Bagdad et Tikrit finissent par porter leurs fruits. Saddam Hussein est capturé et plusieurs réseaux sunnites sont démontés. Le taux de pertes hebdomadaire retombe à moins d’un mort par jour en février 2004, laissant croire à une possible maîtrise militaire de la situation.

NOTES :

16 Comme, par exemple, le site Companycommander.com ouvert aux 10 000 commandants d’unité.

17 En 1916, lors de la bataille de Verdun, les méthodes de l’artillerie de campagne avaient tellement divergé d’une unité à l’autre qu’il était très difficile de renforcer une division par un régiment de “75” extérieur. Pour que tout le monde “parle le même langage”, il a donc fallu créer une “école-laboratoire”, une inspection, une revue spécialisée et des stages de partage d’expériences.

18 A la fin de l’année 1917, le général Pétain, alors général en chef, a le plus grand mal à imposer l’idée de la défense en profondeur malgré la clarté des ordres, la menace de sanctions, des voyages d’explication et l’efficacité évidente de la méthode proposée. Une innovation est comme un mot au Scrabble. Il ne suffit pas de le former, il faut encore l’insérer dans l’existant, ce qui suppose souvent des adaptations.

19 *Special Weapons and Tactics*, unités d’intervention de la police.

20 Un tiers des pertes survient dans les convois.

21 Regroupés en neuf brigades avec des compagnies de génie, de police militaire et une force “antiterroriste” de 7000 hommes.

22 Les bataillons du corps expéditionnaire français en Indochine ont ainsi formé en leur sein des compagnies de recrues locales. Ces unités ont essaimé et permis de constituer l’armée nationale vietnamienne.

23 Cette unité qui ne dépend pas du ministère de la défense, comprend normalement l’élite des cinq principaux partis irakiens. Dans les faits, seuls les *Peshmergas* kurdes sont jugés fiables.

24 *International Institute for Strategic Studies*.

25 “Nous sommes engagés dans une course pour gagner la confiance de la population. Qu’avez-vous fait aujourd’hui, vous et votre unité, pour contribuer à la victoire ?”

26 Chaque unité a donc créé son unité de fouille féminine, ce qui a demandé une formation adéquate de la part de la police militaire et des cours de langue.

27 Les insurgés ont, semble-t-il, profité d’une faille dans les règles d’engagement obligeant les hélicoptères à voler à moyenne altitude et basse vitesse, position vulnérable, pour ne pas gêner la population.